vous n'avez pas une minute à perdre: il s'agit de la vie d'un homme!

On part, et on arrive au moment où Napoléon passait devant la dernière ligne de ses grenadiers. Mademoiselle de Saint-Simon s'élance hors de la voiture, court au hasard, car le capitaine Rastoul n'avait pu l'accompagner jusqu'au lieu où se trouvait Napoléon. Fort heureusement, elle rencontra le capitaine Duchaud, aujourd'hui lieutenant général d'artillerie, alors officier d'ordonnance de l'empereur, qui prit sur lui de la conduire à Napoléon. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle se précipite à l'étrier de son cheval, et tombe sur ses genoux, après s'être écriée d'une voix déchirante:

—Grâce! sire, grâce!

Napoléon s'arrête, tourne la tête, et, fronçant le sourcil, demande avec un geste d'humeur:

—Quelle est cette jeune fille? que veut-elle!

—Sire, je suis la fille du marquis de Saint-Simon, condamné à mort cette nuit.

—J'avais donné des ordres! dit l'empereur d'une voix terrible.

Mais Napoléon avait jeté les yeux sur mademoiselle de Saint-Simon, étendue presque sans mouvement aux pieds de son cheval, et tout aussitôt son regard s'était adouci; il avait fait un geste de bienveillante pitié, en disant de cette voix brève qui lui était habituelle dans les occasions de ce genre:

—Messieurs, qu'on ait le plus grand soin de mademoiselle de Saint-Simon, et qu'on lui dise que la peine de son père est commuée.

Puis il avait imprimé à son cheval un léger mouvement et s'était éloigné lentement, mais non sans retourner la tête pour s'assurer que ses ordres étaient ponctuellement exécutés.

En effet, la sentence de mort du marquis fut changée en une détention dans la citadelle de Besançon. Là, le dévouement de sa fille fut admirable: elle avait obtenu la faveur d'être renfermée avec son père renonçant ainsi au monde et aux partis brillants qui déjà s'étaient offerts pour elle. Lorsque les événements politiques de 1814 vinrent rendre la liberté à M. de Saint-Simon, celui-ci, toujours accompagné par cet ange gardien de sa vieillesse, retourna à Madrid, où il mourut bientôt après. Avec 1815 arrivèrent les mauvais jours. Le général Belliard, accusé et incarcéré à son tour, dut à la reconnaissance de la famille du marquis de Saint-Simon les consolations et les espérances qu'il reçut dans sa prison. (1.)

La prise de Madrid et la destruction des armées espagnoles furent suivies de la défaite d'une quatrième armée, formée des débris des trois autres, que le maréchal Victor, duc de Bellune, vainquit et dispersa complètement à Uclès. L'armée anglo-portugaise avait de même osé pénétrer en Espagne. Le maréchal Soult marcha à sa rencontre, l'atteignit et la battit successivement à Mansilla, à Cacabelos et à Lugo, et obligea les Anglais, après avoir coupé eux-mêmes les jarets aux chevaux de leur cavalerie, à se rembarquer à la Corogne.

La pacification de la Péninsule hispanique paraissait donc prochaine; alors, tandis que Joseph rentrait roi à Madrid, Napoléon se hâta de revenir à Paris, afin d'être à portée de marcher sur l'Allemagne, présumant que les intentions de l'Autriche pourraient devenir menaçantes.... Il ne se trompait pas!

Dans les premiers jours d'avril 1809, l'archiduc Charles, imaginant qu'il y avait une armée française en Bavière, notifia au cabinet de Saint-Cloud qu'il avait reçu de l'empereur d'Autriche, son frère, l'ordre de se porter en avant et de traiter en ennemi tout ce qui opposerait de la résistance. Pareille déclaration ayant été adressée à la Russie et à toutes les puissances alliées de l'empire français, en conséquence de cette communication, l'armée Autrichienne, au mépris du traité de Presbourg, pénétra sur le territoire bavarois. Une dépêche télégraphique fit connaître à Napoléon cette invasion de l'Autriche. Elle lui fut apportée le 10 avril par Berthier, à neuf heures du soir, tandis qu'il assistait à une représentation d'*Andromaque*, aux Tuileries.

A peine eut-il jeté les yeux sur cette dépêche, que, frappant de son poing fermé sur le bras du fauteuil vide qui était à côté de lui dans sa loge, il s'écria:

—Eh bien! voilà du nouveau à Vienne!... A qui en veulent-ils donc maintenant?... L'empereur d'Autriche a-t-il été piqué de la tarentule?... Ah! ah! puisqu'ils m'y forcent, je la leur donnerai belle!

Et, à la fin du troisième acte de la tragédie, il quitta le spectacle, rentra dans ses appartements intérieurs, où un conseil de ministres fut immédiatement convoqué.

Jamais l'empereur n'avait été pris si au dépourvu; mais l'Autriche n'avait pas mis en ligne de compte l'activité, le génie et la puissance de Napoléon, qui, d'un mot et comme par enchantement, rassembla une armée formidable sur les bords du Rhin, en même temps que tous les souverains de la confédération, fidèles à leurs engagements, se mirent sur le pied de guerre. Ayant donné ses derniers ordres, il partit de Paris le 13 avril 1809, à quatre heures du matin, emmenant avec lui, encore cette fois, l'impératrice Joséphine, qu'il laissa le 15 à Strasbourg; puis il passa le Rhin à la tête de ses belles phalanges et marcha en toute hâte au secours de la Bavière; quelques semaines étaient à peine écoulées qu'il était maître de Vienne.

Après avoir cantonné son armée dans les pays conquis, Napoléon quitta son bivac de Znaïm le 13 juillet, et vint s'établir pour la seconde fois à Schœnbrunn, où il arriva le même jour à trois heures après midi.

Aussitôt la cour de l'empereur se forma et se maintint sur le même pied qu'à Saint-Cloud ou aux Tuileries. Tous ceux des officiers de la maison civile qui étaient restés à Paris ou à Strasbourg reçurent l'ordre de se rendre à Schœnbrunn; de même, ceux de la maison militaire quittèrent leurs corps respectifs pour venir au palais commencer leur service. Toute la garde impériale fut campée à Schœnbrunn même, ou aux alentours.

Le lendemain 14, Napoléon nomma maréchaux de l'empire les généraux Oudinot, Marmont et Macdonald, puis s'occupa des récompenses qu'il avait à décerner à son armée.

(1) C'est à l'obligeance de M. le commandant Vinet, neveu et aide-de-camp de Belliard, le même qui vient de publier les mémoires si intéressants de ce général, que nous devons la communication de cette anecdote, qui honore à la fois le caractère de M. le lieutenant général Duchaud, de M. le capitaine Rastoul, celui de la famille du marquis de Saint-Simon, et la mémoire d'un des plus illustres lieutenants de Napoléon, le lieutenant général Belliard.